L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
SAMEDI MATIN, 10 JUILLET.

FEUILLETON.

L'AMIE DU ROI.

ROMAN HISTORIQUE.

Par Armand LAPOINTE.

XIV (Suite.)

Gustave Adolphe semblait très ému; il salua l'assemblée, fit un petit discours dans lequel il protesta de son amour pour la paix et affirma que les succès des armes suédoises contribueraient pour beaucoup à obtenir de ses voisins la tranquillité si nécessaire à la prospérité de son Etats; que quant à lui, il était décidé à clore l'ère de la guerre et à appliquer tous ses soins au bonheur de ses sujets.

Des hurrahs d'allégresse sortirent de toutes les bouches.

Alors Gustave-Adolphe quitta le bras de sa mère et vint se mêler aux dames et aux gentilshommes de la cour. Son regard plongeait dans la foule et y cherchait en vain une personne absente : son amie Elbé!....

Pendant ce temps, la reine Christine s'était approchée de Charles-Philippe.

—Mon fils, lui dit-elle, il faut licencier la compagnie qui devait vous accompagner en Moscovie. M. de la Gardie, par les ordres du roi, travaille à vous faire un trône. Gustave vient de m'en donner l'assurance. Votre compagnie est donc inutile; sans compter qu'elle coûte gros à entretenir. Erick se plaint de ses continuelles exigences.

Cette injonction de la reine ne fut pas du goût du prince et apporta dans la pensée de celui-ci un sentiment de défiance.

—Ma mère, répondit-il, les conquêtes de la Gardie et les promesses de mon frère Gustave ne sont pas encore en ma possession. Il y a loin de Novgorod à Moscou, et plus loin encore des paroles du roi à leur exécution.

—Au moins, répliqua la reine, qui comprenait la pensée du prince, mais qui ordait à son avarice, envoyez votre compagnie à l'armée, et alors c'est le roi qui la payera.

Je suis désolé d'avoir à vous refuser quelque chose, ma mère; ces gens-là sont attachés à ma personne; je les garde.

—Que ne les payez-vous, aussi ? dit Christine mécontente du refus de son fils.

Mais Charles-Philippe se contenta de répondre froidement :

—Faites-moi bien vite grand-duc, ma mère, pour que je puisse vous décharger du soin de payer les gens qui sont avec moi.

Cependant Gustave-Adolphe parcourait tous les groupes, prodiguant partout et toujours des compliments, paroles galantes ou affectueuses; mais peut-être son front s'était rembruni, son regard s'était éteint et ses lèvres ne murmuraient plus que de vagues compliments.... C'est que la comtesse de Brahé n'était pas là!....

Ce changement fut si rapide qu'on s'en aperçut aussitôt.

—Le roi porte tristement la victoire, dit la comtesse Paula à un de ses voisins.

—En effet, répondit-on, Sa Majesté a le laurier sombre!

Charles-Philippe ne quittait pas les regards de son frère.

—Il la cherche aussi, lui ! pensait le prince. Il l'aime donc toujours!.... Ah! Gustave, prenez garde!

Le roi, après avoir fait le tour des salons, se retourna et vit à ses côtés le marquis de Stross, un de ses plus braves et plus fidèles officiers. Il le prit par le bras et l'amena près d'une fenêtre qui donnait sur la campagne.

—Mon vieux camarade, lui dit-il, on me trompe.

—Sire! dit l'officier en portant la main à la garde de son épée.

Gustave-Adolphe l'interrompit d'un geste et reprit:

—La comtesse Elbé n'est pas ici; le comte, son père, n'est pas venu saluer le roi à la nouvelle de nos victoires. Cela est étrange, et rien n'explique leur longue absence. Il s'est tramé quelque chose contre ma volonté, contre mon bonheur. La reine, le prince, toutes les courtisanes qui les entourent me semblent être du complot. On aura effrayé Elbé, on aura contraint Pierre de Brahé à fuir. Ce silence que tout le monde garde à leur égard m'effraie et m'épouvante; je veux savoir la vérité. On sont-ils? Pourquoi faut-il qu'on mêle des épines à mes couronnes! Ah! mon ami, que peu de gens aiment le roi pour lui-même!

—Sa Majesté se trompe! répondit le marquis très ému de la marque de confiance que lui donnait son souverain, il a encore en Suède beaucoup de braves gens qui se sont attachés à elle corps et âme et qui se feraient joyeusement tuer pour son service.

—Ceux-là sont rares, marquis, mais je les connais et je compte sur eux.

—Je suis de ceux-là, sire; mettez-moi à l'œuvre. !

—Je veux savoir avant que quelle retraite se cache Elbé.

—Je la découvrirai!

—Comment ferez-tu, mon camarade? demanda sérieusement le roi.

—Sire, Pierre de Brahé et moi sommes de vieux amis. Tous les deux nous avons vécu et combattu aux côtés de votre très glorieux et très honoré père Charles IX. Pierre de Brahé a été gouverneur de Finlande; il possède en ce pays, de l'héritage de son père, que j'ai connu autrefois, de nombreuses propriétés. C'est donc en ce pays, non loin de ce château peut-être, qu'il est venu chercher un refuge contre la persécution. Donnez-moi trois jours, et dans ces trois jours, je jure Dieu que j'aurai découvert la retraite du comte de Brahé.

A cette promesse, un sourire de bonheur erra sur les lèvres du roi.

—Tu as raison, marquis! s'écria Gustave-Adolphe, je suis sans doute plus près de la joie que je ne le supposais. Mettons en route, mon vieux camarade, trouve la résidence du comte, viens m'avertir, et c'est avec toi que j'irai chercher ma belle comtesse; c'est entre toi et moi que la future reine de Suède fera son entrée à Stockholm, et s'il survient quelque danger, j'espère que nous saurons faire respecter la reine.

—Sire, je vous en donne ma parole de gentilhomme et de soldat.

—Je te remercie, mon ami.

—A l'instant même, je vais commencer mes recherches.

La reine Christine, que ce colloque entre le roi et le vieux marquis de Stross, dont le dévouement absolu à Gustave-Adolphe était bien connu, inquiétait, s'approcha de son fils et lui dit:

—Vous plaît-il, sire, qu'on passe dans la salle du banquet ?

—Je n'ai d'autre volonté que la vôtre, Madame, répondit Gustave-Adolphe.

Et, après avoir fait un nouveau signe d'intelligence au marquis, il offrit le bras à la reine et, suivis de la cour, tous les deux entrèrent dans la salle où le festin était servi.

XV

Nous laisserons le marquis de Stross se mettre à la recherche du comte de Brahé et de sa fille, pour conduire le lecteur chez la comtesse Paula.

C'était au matin; la comtesse Paula, assise devant un feu pétillant au bois de pin qui répandait dans l'atmosphère l'odeur balsamique de la résine, et vêtue d'une simple robe de chambre, ce qui prouvait que sa beauté n'avait pas besoin d'être rehaussée par les soins d'une suivante, et qu'elle pouvait affronter tous les regards, s'entretenait avec le capitaine Waldo, debout à ses côtés, la main sur la garde de sa terrible coliehemarde.

—Il va falloir agir, capitaine, dit la comtesse; le prince croit avoir de bonnes raisons pour ne plus se fier aux promesses du roi; il est décidé à partir pour la Moscovie, sous prétexte d'une chasse au renard; mais, avant, j'ai voulu vous demander si je pouvais compter sur vous.

—Assurément, Madame la comtesse, dans la mesure....

—De l'argent qu'on vous donnera. Je connais votre tempérament, capitaine.

—C'est un plaisir d'avoir affaire à une personne d'une si haute intelligence; et mon dévouement....

—Bien! bien! Il sera soldé au-delà de sa valeur. Je paie largement, mais je veux être servie sans restriction.

—Ah! si la vie que se trouvait si dure, comblée je serais heureux de servir exclusivement une si généreuse personne!

—Vous faites sans doute allusion à votre engagement avec le prince ?

—Oui, madame.

—Il me plaît que vous restiez attaché à sa personne.

—Et moi, pensa Waldo, il ne me déplaît pas de recevoir des deux mains.

—Voyons, capitaine, reprenons franc jeu, reprit la comtesse en plongeant son regard fétiu vers l'aventurier, où est la belle Elbé?

—J'ai toujours joué franc jeu avec vous, madame la comtesse; j'ignore où se trouve la personne dont vous parlez.

—Vous me montez déjà, capitaine.

—Je vous jure, madame, que le lieu où s'est réfugié la comtesse de Brahé m'est inconnu.

—Alors, capitaine Waldo, j'étais dans une étrange erreur.

—Laquelle, Madame!

—Je croyais qu'il suffisait de vous bien payer pour avoir le droit de tout savoir.

—Même l'impossible! Oui, madame, mais à une condition.

—Et le capitaine prit l'air le plus digne qu'il put trouver.

—Une condition! fit la comtesse avec le ton dédaigneux et blessé d'une grande dame à laquelle on laquais pose une alternative.

—Ne me traitez pas tout à fait comme un valet infidèle qui volerait ses gages, répondit Waldo impassible. Nous nous en trouverons mieux tous les deux.

—Vraiment ! Et qu'y gagnerais-je, s'il vous plaît, capitaine Waldo!

—Quelque chose d'important pour vous, madame, c'est que j'aurai des yeux à votre service.

—Ce n'est point cela que je vous demande pour le moment.

—Vous avez peut-être tort, madame.

La comtesse haussa les épaules.

Waldo vit le mouvement et ajouta avec un imperturbable aplomb:

—Vous avez certainement tort. La passion aveugle, madame, et vous êtes présentement attachée à la perte de la comtesse Elbé.

—Vous ne savez ce que vous dites, capitaine, répondit la maîtresse du prince Charles, députée de la clairvoyance de l'aventurier; Elbé est mon amie.

Si le capitaine eût eu des doutes, cette affirmation les eût complètement dissipés.

Waldo était un observateur, et il savait ce que vaut habituellement l'amitié d'une femme, jeune et belle, pour une autre femme, également jeune et belle.

Ce fait acquis pour lui, il prit l'attitude d'un chien battu.

—Ne me malmenez pas, madame, dit-il, je pers tous mes moyens quand je me vois traiter comme un simple aventurier, alors que, si la fortune avait été moins marâtre à mon égard, je serais, grâce à la noblesse de mes aïeux....

La comtesse interrompit Waldo par un éclat de rire frais et sonore. Celui-ci en resta un instant tout déconfit.

—Ah! il vous faut des égards, monsieur le capitaine! Eh bien, on en aura!

Et, prenant une attitude grave, elle ajouta :

—J'écoute les conseils qu'il vous plaît de me donner, monsieur.

L'aplomb, l'audace et l'astuce étaient déjà revenus à Waldo.

Il frisa sa moustache, prit une pose de trois quarts, se campa fièrement sur la hanche et dit :

—Donc, vous détestez Mme Elbé?

—Vous tenez à vos idées, capitaine!

—Comme à tout ce qui est vrai, madame. Mais, à propos de cette inimitié, je reconnais que vous avez raison.

—Voilà une approbation bien flatteuse pour moi.

Waldo ne sembla pas avoir entendu l'interruption et continua :

—Si j'étais à votre place, cette haine qui vous anime, je l'aurais. Vous êtes jeune, madame la comtesse, vous êtes belle, vous êtes maîtresse madame Elbé, vous êtes pour le moins aussi belle, et cependant rien n'a songé à vous offrir un trône, tandis qu'on s'inquiète d'elle pour la couronner,—en peu contre son gré, il est vrai, car si madame Elbé est amoureuse de Gustave-Adolphe, il ne me semble pas prouvé qu'elle soit le moins du monde éprise du roi.

—Vous êtes jeune, capitaine Waldo, si, malgré vos nombreux voyages, vous croyez que l'on puisse aimer un roi pour lui-même.

(A continuer.)

AGENTS DE L'ABEILLE.

M. JUST COMBS, à Donaldsonville, pour les paroisses Ascension, St-Jacques et Assomption.
M. PH. MACHET, Marchand, à Baton-Rouge, pour les paroisses de Ouest et Est-Baton-Rouge, Ouest et Est Feliciana.
WILLIAM GUIARD, à Waterloo, paroisse de la Pointe-Coupée.
J. LANDREAU, Maître-de-Poste à Hermitage, pour la paroisse de la Pointe-Coupée.
GEO. L. MAYER, Maître-de-poste à Marksville, paroisse des Avoyelles.
A. MARIDAT, à la Nouvelle-Ibérie.
M. EMONET, à Lionville, paroisse St-Landry.
M. L. DUPLEIX, à Natchitoches.
M. WM. L. ROCHE, député Maître-de-Poste Plaquemine, paroisse Iberville.
C. ROBERT, à Franklin, paroisse Ste-Marie.
H. DAMARE, à St-Martinville.
VALERY THIBODEAU, Pont-Breau.
A. DURIO, Arnaudville.
M. PETETIN, Grand-Coteau.
ADRIEN GONSOULIN, Fausse-Pointe.
E. F. BÉREAU à la Passe-Christiane.
A. NEVEU, Vermillionville.
LAURENT CHERIE, Plaquemines, (Iberville).
J. ROYER, Mossville, (Lafayette).
B. RICULFI Houma (Terrebonne).
SILVAIN LEHMAN, Maître-de-Poste à Johnville (Texas).
WM. HUDSON, à Jeannerette, paroisse St-Mary.
EDGARD DELERY, Bale St-Louis, (Miss).

AUX MAITRES DE POSTE.

Les maîtres de poste sont autorisés à recevoir des abonnements à l'Abeille (édition quotidienne, $14 par an; édition hebdomadaire, $5). Nous les prévenons néanmoins que toute demande d'abonnement sera considérée comme non avenue, à moins que la lettre ne renferme en même temps le montant de l'abonnement, préférement fait de dépêches allouées aux agents et aux maîtres de poste.

Taux du port de lettres, etc. pour les Etats-Unis.

Voici les taux du port des lettres, etc. pour les Etats-Unis.

N. B.—Tout ce que transporte la malle (excepté les journaux envoyés à des abonnés, d'un bureau de publication connu) doit être affranchi d'avance par des timbres.

Une lettre sur laquelle un port est payé en plein, mais sur laquelle un port additionnel peut être exigé, sera expédiée à moitié moins d'avance.

Les lettres non affranchies, ou sur lesquelles un port est payé, seront taxées double.

Les journaux, revues, etc. doivent être affranchis en totalité.

Les lettres, journaux, etc. doivent être affranchis en totalité.

Les lettres, journaux, etc. doivent être affranchis en totalité.

Les lettres, journaux